

Michel Degalat

L'avarice

Une vie infernale ... pour les autres

Un des sept péchés capitaux



Michel Degalat

L'avarice
Une vie infernale...
pour les autres

Un des sept péchés capitaux

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4910-8

Dépôt légal : juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Cette œuvre n'est que la reproduction de songes et n'a aucun rapport avec la réalité. Toute situation, toute personne, qui pourraient apparaître comme existantes, ou ayant existé, ne le seraient que par pure coïncidence.

L'auteur

1

La sonnerie venait de retentir et les élèves, dans un brouhaha indescriptible, rangèrent leurs cahiers dans la sacoche énorme qui se trouvait, il y a peu, au pied de leur table.

Avant qu'ils quittent leur classe, le professeur jugea bon de leur rappeler :

- N'oubliez pas, dimanche, c'est la fête des mères.
- Oui, on y pensera ! déclara une voix gouailleuse au fond de la classe.
- Surtout toi, avec ta mémoire de linotte !
- Mais, M'sieur on n'a qu'une mère.
- Ah ! Tu te souviens de cela !
- Oui, M'sieur.
- Alors à la semaine prochaine.

Tous sortirent dans le vacarme, et quittèrent la cour du collège en se bousculant.

Dès qu'ils eurent franchi le portail d'entrée, un de ses camarades demanda à Colin Dariotic :

- Que vas-tu offrir à ta mère ?
- Je ne sais pas encore.

– Alors dépêche-toi de trouver, car il ne te reste plus que demain pour acheter quelque chose.

– Et toi, que vas-tu lui offrir ?

– J’ai trouvé une belle écharpe en soie, verte comme ses yeux.

– Tu crois que cela lui fera plaisir ?

– Bien sûr, j’ai cherché longtemps, en accompagnant mes parents dans les magasins, avant de la trouver.

– Parce que tu savais déjà ce que tu allais lui offrir ?

– Oui. Elle a acheté un chemisier jaune, cette écharpe lui ira très bien.

– Et c’est avec ton argent que tu as payée, cette écharpe ?

– Oui, un cadeau c’est personnel. J’ai économisé sur mon argent de poche. La vendeuse m’a fait un clin d’œil en l’emballant dans une belle boîte.

– Tu es certain de faire plaisir à ta mère ?

– Oui, autant qu’à moi !

– Tu m’as donné une idée.

– Tant mieux. Je dois rentrer chez moi. Je vais faire les devoirs et j’irai ensuite jouer au basket, avec les copains.

– Alors amuse-toi bien. A lundi !

Ils se quittèrent rapidement et Colin se dirigea vers son domicile. Le collège n’était pas loin, mais il devait passer devant des pavillons, qui étaient tout fleuris.

– C’est idiot, cette fête des mères, se dit-il. Cela n’arrange que les commerçants. De plus, on dépense son argent, durement économisé. Il faut que je trouve

quelque chose qui ne me coûte pas trop cher. Dans le fond, maman sait que je l'aime, alors pourquoi me ruiner pour lui dire ce qu'elle sait déjà !

Tout en marchant, il cogitait.

Ils habitaient une banlieue agréable, pimpante, dans laquelle il y avait peu d'immeubles, pratiquement que des pavillons. Ceux-ci s'enorgueillissaient de leur environnement coloré par des parterres aussi bien particuliers, derrière des murets bas délimitant les propriétés, que publics embellissant les ronds points. Comme on était à la fin mai, que le soleil commençait à chauffer, les plantes exhalaient des odeurs entêtantes. Les haies de troènes, avaient déjà fait leurs fleurs qui dégageaient des senteurs de miel. Ces dernières se mélangeaient aux émanations des fleurs blanches des seringas, donnant une impression de vacances méditerranéennes. En ce milieu d'après midi, Colin traversait ces fleuves de parfums en se creusant la tête pour savoir, quand même, comment faire un cadeau à sa mère, sans pour autant se ruiner. Soudain il eut une idée. Puisque ses parents n'avaient jamais de fleurs coupées, dans un vase, préférant les voir sur pieds dans le jardin, pourquoi n'offrirait-il pas un beau bouquet. Ça y était, il avait son idée. Elle présentait l'avantage de ne pas devoir être achetée depuis longtemps, et de ne pas venir en surnombre dans la maison. Il se dirigea vers le fleuriste tenant boutique dans le centre commercial qu'il devait traverser, avant d'arriver chez lui. Du pas gaillard de celui qui sait ce qu'il veut, il s'avança vers la devanture qui proclamait que la fête des mères avait lieu le dimanche qui venait. Cette redondance des annonces l'irrita. Ce qui ne l'empêcha pas de s'arrêter devant la glace. Et là, au milieu des roses carmin et des lys virginaux, des arums entonnoirs

et des glaïeuls aux branches garnies de fleurs orangées, en devenir, il remarqua un écriteau sur lequel étaient écrits, conformément à la loi, les prix de ces beautés naturelles. Les roses étaient à dix euros les sept, les arums à deux euros pièces, les fuchsias se vendaient à quinze euros le pot. Il calcula à toute vitesse que s'il achetait ces fleurs, son pécule allait devenir maigre, pour ne pas dire squelettique. Soudain il se dit :

– Si j'achète ces fleurs, où vais-je les mettre en attendant dimanche ? Elles vont se faner et je me serai ruiné en pure perte. Il faut trouver autre chose !

Il avait beau se creuser la tête, les idées se faisaient rares et, quand elles venaient, elles étaient immédiatement traduites en argent sonnante et trébuchant, ce qui le terrifiait. Il eut beau traîner devant les commerces, il ne trouva rien qui puisse lui convenir. Ennuyé, plutôt que découragé, il finit, après deux carrefours traversés, par arriver chez lui.

Son frère Jacky était déjà arrivé. Il alla le trouver et lui demanda :

– Que vas-tu offrir à maman dimanche ?

– J'ai acheté un beau vase torsadé. Elle le mettra sur l'enfilade du salon. Il est coloré en bleu, on dirait du Murano.

– Qu'est-ce que c'est que le Murano ?

– C'est une île qui se trouve en face de Venise, en Italie.

– Je sais où est Venise !

– Sa spécialité est le travail du verre. Ils font des choses superbes. Mais je n'ai pas les moyens d'acheter des vases venant de là-bas ! Et toi, que vas-tu lui offrir ?

- Je ne sais pas.
- Mais la fête des mères est après demain !
- Je le sais, on n’arrête pas de nous le dire. Malheureusement, je n’ai pas d’idée !
- Va chez la fleuriste et achète un bouquet. Ainsi avec mon vase, elle pourra fleurir la maison !
- Oui, c’est vrai ! Mais je suis passé devant chez elle et je n’ai pas assez d’argent pour acheter ces fleurs. Elles coûtent une fortune !
- Tu as déjà dépensé ton argent de poche !
- Tu oublies que nous sommes en fin de mois et que je n’ai pas seize ans, comme toi. Papa ne me donne que vingt euros par mois.
- Comme je n’ai pas pu sortir ce mois-ci, avec mes cours, je n’ai pas trop dépensé. Alors je vais te donner dix euros.
- Ah ça, c’est gentil de ta part !
- Ne le dis à personne, qu’il me reste de l’argent.
- Je sais me taire, mais toi-aussi, ne dis à personne ce que tu m’as donné !
- D’accord ! Tiens, prends ce billet et sauve-toi, j’ai beaucoup de travail.

Colin ne se le fit pas dire deux fois et alla dans sa chambre, tout content d’avoir récupéré dix euros. Il ouvrit son sac, sortit son cahier de texte, et commença ses devoirs. Ils n’étaient pas longs à faire. Quand il eut fini, il se mit à apprendre la récitation qu’il devait savoir dès le lundi suivant. C’était un texte bien connu de Lamartine : Le Lac. Elle était plaisante à lire, mais longue à étudier. Il commença à ânonner. Puis il ferma son livre et essaya de répéter ce texte de mémoire. Il passa plus de deux heures avant d’arriver

à réciter correctement les trois premiers quatrains. Quand il lui sembla qu'il les connaissait, il sortit de sa chambre et alla voir son frère. Ce dernier était sorti, ayant fait une partie de ses devoirs, il alla dans la chambre de sa sœur, Linette, et lui demanda de le faire réciter. Toujours gentille avec lui, elle ouvrit le livre. Voyant le texte qu'il devait apprendre, elle lui déclara qu'elle connaissait par cœur ce poème, et qu'il pouvait commencer.

Ce fut laborieux. Elle le reprit à plusieurs reprises. Il mit près d'une demi-heure avant de dire la première partie d'une façon à peu près correcte.

– Il va quand même falloir que tu révises un peu. Dis-moi, que vas-tu offrir à maman.

– Tu t'y mets, toi aussi !

– Pourquoi, moi aussi ?

– Tout le monde n'a que cela à la bouche.

– Oui, c'est normal puisque c'est dimanche. Alors, que vas-tu lui offrir ?

– Je ne sais pas, j'avais pensé à des fleurs, mais je n'ai pas assez d'argent. Tu comprends, nous sommes en fin de mois, et papa ne me donne pas beaucoup. Ce n'est pas comme à toi qui a trois ans de plus, et Jacky qui en a quatre.

– Oui, c'est vrai, il te faudrait combien ?

– Il faudrait que je trouve au moins cinq euros. Si je veux avoir un beau bouquet, cela va chercher dans les vingt euros, et c'est ce qu'on me donne chaque mois. J'ai eu beau économiser, je n'ai pas assez d'argent.

– Je comprends. J'ai quelques économies, attends, je vais te donner ces cinq euros !

Quand Colin sortit de la chambre, non seulement il connaissait sa récitation, de plus, il emportait avec lui l'argent que sa sœur venait de lui donner, en confiance.

– Ne le dis à personne, je ne veux pas qu'on sache que je serai derrière ce bouquet.

– Je ne te vendrai pas lui déclara le gamin.

Et tout heureux, il regagna son domaine. A dix neuf heures, alors qu'il allait regarder la télé, il tomba sur son père.

– Alors Colin, lui dit celui-ci, tu as passé une bonne journée ?

– La journée, oui, mais bonne, pas tellement.

– Pourquoi, tu as eu des problèmes ?

– Non, mais je suis très embêté.

– Dis-moi tout !

– Tu sais que dimanche c'est la fête des mères ?

– Oui, je le sais !

– Et tu sais aussi que nous sommes en fin de mois !

– Toi, je te vois venir, lui déclara son père.

– Que veux-tu, papa, avec les vingt euros que tu me donnes, je ne peux pas faire d'économies.

– Oui, je veux bien te croire. Si je comprends bien, ta fin de mois est difficile !

– Oui ! Pour offrir un cadeau à maman, je ne sais pas comment faire.

– Bon, vas un peu dans ta chambre, je viens t'y retrouver. Que voulais-tu acheter ?

– Un bouquet de fleurs, maman les aime tant, et il n'y en a jamais dans la maison.

- Tu sais que nous préférons les voir sur pied !
- Oui, mais je me dis que pour une fois, ce serait bien, et je crois qu'elle aimerait cela.
- D'accord, ton bouquet coûterait combien ?
- Environ vingt euros, mais je n'en ai que cinq.
- Allez pars vite, je te rejoins.

Au moment de souper, Colin avait réussi à trouver trente euros. Avec cela, il pourrait acheter un beau bouquet. Cette perspective ramena le sourire sur son visage. Ses yeux verts, rappelant ceux de sa mère, se mirent à clignoter de contentement.

Le lendemain matin, il n'avait qu'une heure de cours. En sortant son camarade de la veille lui demanda :

– Alors, tu as trouvé ce que tu allais offrir à ta mère ?

– Oui, lui dit-il fièrement, avec mon frère on achète un vase de Murano, et on y ajoutera des fleurs.

– Dis donc, ça c'est un beau cadeau. Un Murano ! Je fais un peu miteux avec mon écharpe.

– Mais non, puisque ton cadeau, tu le fais avec le cœur.

– C'est gentil, ce que tu me dis. Alors à lundi. N'oublie pas que nous devons réciter « Le Lac ».

– Je ne l'oublie pas, j'ai déjà commencé à l'apprendre. Passe un bon dimanche.

– Toi aussi, et mes félicitations pour ton idée !

Colin repassa devant chez la fleuriste. Sans hésiter, il demanda qu'on lui prépare trois roses rouges, mais qu'on ne les lui emballe pas, voulant mettre quelque chose entre les fleurs. Il ajouta qu'il ferait lui-même la présentation du bouquet, mais qu'on lui donne un

bon métrage de papier transparent, ainsi que du bolduc et une étiquette pour fermer ce bouquet. Il paya les cinq euros qu'on lui demandait, et déclara qu'il passerait le soir même afin de prendre sa commande. La fleuriste l'assura que les roses seraient mises de côté sans problème, mais que le magasin n'était ouvert que jusqu'à 19h.

Il remercia et rentra chez lui.

L'après midi du samedi se passa devant la télé. A 18 h il alla chercher ses fleurs, qu'il fit recouvrir de papier journal. La fleuriste lui dédia un beau sourire en lui remettant son bouquet.

Colin rentra chez lui, faisant en sorte que personne ne puisse voir ce qu'il portait. Il alla à la cave où il plaça son paquet derrière des cartons, après avoir mesuré la longueur des tiges des roses, puis remonta dans sa chambre.

Jacky avait l'habitude d'aller au cinéma avec ses copains, Linette, ce soir-là était invitée à l'anniversaire d'une de ses camarades. Colin annonça, après le repas, qu'il repartait étudier. Il resta dans son antre jusqu'à la nuit.

A 22h, il sortit subrepticement de la maison, muni d'une paire de ciseaux et d'un cutter. Il resta dehors pendant près d'une heure, Quand il revint, ses parents finissaient de regarder une émission de variétés. A pas de loup il gagna la cave, les bras chargés, et se mit à l'ouvrage. Il s'activa une demi-heure durant. Ce n'est que lorsqu'il fut satisfait de son travail, qu'il remonta dans sa chambre, se coucha et s'endormit.

Le lendemain matin, toute la famille était réunie pour le petit déjeuner. Il était prévu qu'ils iraient

manger à midi chez la grand-mère des jeunes, qui résidait dans une Commune voisine.

Jacky fut le premier à souhaiter une bonne fête à sa mère. Le vase qu'il lui offrit était superbe, haut, veiné bleu cobalt, évasé, on aurait vraiment dit du Murano. Sa mère l'admira, comme il se doit, et l'embrassa affectueusement.

Puis vint le tour de Linette qui tendit une boîte entourée de faveurs. Sa mère défit le paquet, pas trop vite pour apprécier au maximum l'instant de plaisir que procure un cadeau offert par ses enfants. Quand le papier reposa sur la table, elle ouvrit le capot de cette boîte, et en sortit une splendide ceinture en cuir tressé. Nouveaux remerciements et les deux échangèrent des bises affectueuses.

Colin qui s'était éclipsé revint avec, dans les bras, une superbe gerbe composée de tulipes jaunes qui se noyaient dans des branches de cognassier du Japon aux fleurs si délicates qu'on aurait dit de la laque, et au centre de laquelle se tenaient trois roses rouges. Tout le monde tomba en admiration devant ce magnifique bouquet. Il eut droit à une double ration de bises, de la part de la première intéressée, et de tous les autres spectateurs.

Pascaline, leur mère, après avoir déclaré qu'ils l'avaient gâtée, qu'elle avait les enfants les plus gentils de la terre, se leva, alla dans la cuisine où elle garnit le vase avec le bouquet qu'elle venait de recevoir. Sa présentation fut un véritable feu d'artifice qui illumina le salon. Les yeux brillants de joie, tous dégustèrent les croissant et autres viennoiseries que leur père était allé acheter pour ce petit déjeuner.

La journée fut très familiale. Après un repas pris avec ses parents, Faustin ramena sa famille à la maison.

Pascaline alla admirer le vase, et les fleurs qu'il contenait, avant d'aller préparer le dîner. Car tout le monde sait que les mères ne sont fêtées que le temps de recevoir un cadeau, le reste du temps, ce jour-là, elles le passent à la cuisine.

De son côté, Colin alla dans sa chambre, ferma la porte à clé, monta sur une chaise, attrapa une boîte de chaussures perchée sur son armoire, la descendit sur son lit et l'ouvrit.

Dans ce réceptacle, on aurait découvert, si on avait pu se pencher au-dessus, des liasses de billets de cinq, de dix et de vingt euros, attachés par des trombones, plusieurs boîtes de pièces, de différentes valeurs, ainsi qu'un carnet. Il ouvrit ce dernier, et constata que le chiffre qui apparaissait en dernier était 857,36 €. Il se mit à compter les billets de chaque liasse, puis les pièces de valeurs différentes. A chaque montant, il vérifiait que le chiffre porté sur le carnet était bien exact. Alors, il resta là à regarder cet argent, caressant le papier monnaie, soulevant les pièces une à une et les faisant tomber pour apprécier le bruit qu'elles faisaient en s'entrechoquant. Il venait de remettre la boîte en place lorsque la poignée de sa chambre tourna. Il alla ouvrir, et fit entrer sa mère.

– Tu as fait une folie, lui dit-elle. Avec le peu d'argent de poche qu'on te donne, tu m'as offert un bouquet de toute beauté. On voit bien que c'est un fleuriste qui a du goût qui l'a préparé. Et ce fleuriste ne donne pas ses fleurs. Il ne doit plus rien te rester ! Ce ne sera que dans trois jours que tu recevras ta

dotation mensuelle. Aussi, tiens, prends ce billet, sans rien dire à personne. Je n'ai pas plus d'argent liquide sur moi, mais c'est de tout cœur que je te le donne.

– Maman, c'est très gentil de ta part. Mais tu sais, ce n'était pas grave, je me serais passé de choses ces trois jours, j'étais tellement content de t'offrir ce bouquet ! Tu es la plus belle.

– Merci mon chéri. Je repars dans la cuisine.

Elle lui fit une grosse bise et sortit. Il alla fermer la porte, remonta sur sa chaise, descendit la boîte à chaussures, l'ouvrit, mit le billet de dix euros, qu'il venait de recevoir, avec les autres, se munit d'un crayon, rajouta un au nombre de billets de ce montant, raya proprement le chiffre 857,36 € et le remplaça par le nombre 867,36 €. Puis, les yeux brillants, il caressa de nouveau cette liasse, fit tinter ses pièces et, satisfait, il replaça le tout, en haut de l'armoire.

Ceci étant fait, il se remit à sa table pour réviser sa récitation. Il était fin prêt pour le lendemain. A 21h30 il était couché et dormait déjà.

A quoi pouvait-il rêver ? Nul ne le savait. Mais ses doigts semblaient se frotter les uns contre les autres, comme un tic, et un semblant de sourire flottait sur ses lèvres à peine charnues.

Le lendemain matin, il se rendit à l'école par le chemin habituel. En passant devant le parterre centrale d'un carrefour, il constata qu'il y avait des trous, dans le massif de tulipes jaunes, cela ne le déranger pas, pas plus d'ailleurs que les arbustes du Japon, amputés de quelques branches, ni... Ce n'était